

SANDRA CALLIGARO

/ ITEM





L'heure du dîner dans un restaurant traditionnel de Shar-e Naw, dans le centre de Kaboul. Les femmes n'ont pas le droit de s'asseoir dans la salle principale. Les hommes peuvent venir accompagnés uniquement de leurs filles pas encore pubères.
Kaboul, Afghanistan, 12 avril 2025.
© Sandra Calligaro / item
Lauréate 2024 du Prix Française Demulder

A traditional restaurant in the Shahr-e Naw district in the center of Kabul. Women are not allowed to sit in the main room. Men can only bring daughters who have not yet reached puberty.
Kabul, April 12, 2025.
© Sandra Calligaro / item
Winner of the 2024 Française Demulder Grant

PHOTO #1
Sonia Niazai, présentatrice de la chaîne privée Tolo News, rajuste son voile entre deux journaux. Les femmes ont désormais l'obligation de sortir le visage couvert, y compris à l'écran. Le gouvernement a ordonné aux hommes de faire respecter cette règle dans leur famille, sous peine de sanctions.
Kaboul, Afghanistan, 26 mai 2022.
© Sandra Calligaro / item
Lauréate 2024 du Prix Française Demulder



www.sandracalligaro.com
@sandracalligaro

AFGHANISTAN: À l'ombre des drapeaux blancs

Le 15 août 2021, à la faveur du retrait américain, les talibans reprennent le pouvoir en Afghanistan, vingt ans après en avoir été chassés. Dès leur retour, une chape de plomb retombe sur le pays. Les médias sont muselés, les filles exclues de l'enseignement secondaire, la musique interdite. La gent féminine est de nouveau sommée de se couvrir de la tête aux pieds : dans les villes, les voiles des longues abayas noires flottent aux côtés des tchadris bleu électrique. Écartées de la majorité des lieux de travail et de socialisation, les femmes sont effacées de la sphère publique, claquemurées chez elles. Cette mise à l'écart est d'autant plus douloureuse pour les citadines que l'Occident avait encouragées à s'émanciper, à voir le monde autrement. Face à l'installation progressive de la théocratie, j'ai cherché à documenter le quotidien tragique des femmes : leur enfermement, mais aussi leur résilience. J'ai voulu dresser le portrait d'une société contrainte, qui s'adapte tant bien que mal et tente de résister à des décrets de plus en plus liberticides. Malgré les restrictions, les femmes trouvent le moyen de continuer à vivre. Si leur présence dans l'espace public est limitée, elles sont encore autorisées à exercer dans quelques secteurs comme la santé, l'art ou l'artisanat ; des zones grises dans lesquelles elles s'engouffrent pour continuer d'exister. De manière clandestine, elles s'apprennent dans des salons de beauté œuvrant à rideaux tirés, s'instruisent dans des classes installées dans les salons et sous-sols des maisons. Elles parviennent même à côtoyer de jeunes hommes le temps d'un atelier de dessin. Des gestes et des actes qui peuvent nous sembler anodins mais qui relèvent, dans ce contexte, d'un véritable courage. C'est la loi talibane qu'elles défient, mais pas seulement : elles s'opposent aussi à une société profondément patriarcale et conservatrice, où l'oppression ne se limite pas à la religion.

C'est un Afghanistan en demi-teinte que je donne à voir, suspendu entre espoir et mélancolie. Mon approche photographique se veut intimiste, et je porte une attention particulière aux intérieurs, derniers espaces de liberté pour les femmes. En tant que femme moi-même, je peux franchir le *parda*, ce rideau symbolique et physique qui sépare les sexes, pour accéder à ces lieux clos où la vie féminine subsiste. À l'inverse, dans les photographies prises à l'extérieur, dans les espaces réservés aux hommes, l'œil cherche les femmes et peine à les trouver : elles sont devenues un détail dans l'image. En filigrane, j'évoque aussi ceux qui, durant ces vingt années d'intervention internationale, ont grandi loin des villes, dans les zones rurales où l'aide ne parvenait pas. Les jeunes combattants talibans sont pour la plupart issus de cette jeunesse restée à la marge du progrès. Faute d'école, ils allaient à la madrasa, l'école coranique, et dès l'adolescence étaient recrutés pour le djihad. Ont-ils seulement eu le choix de leur destinée ? Deux mondes, deux Afghanistan, écrasés par plus de quarante ans de conflits mortifères, s'entrechoquent : les rêves avortés des uns, leurs espoirs envolés, cohabitent avec le retour à la lumière des autres. C'est cette complexité – inhérente à la guerre, et qui fracture les sociétés – que mon travail tente d'embrasser ici.

Sandra Calligaro

Avec le soutien à la photographie documentaire
du Centre national des arts plastiques,
et le soutien de Brouillon d'un rêve de la Scam
et du dispositif La Culture avec la Copie Privée

SANDRA CALLIGARO

/ ITEM

LAURÉATE 2024
DU PRIX FRANÇOISE DEMULDER

 **HÔTEL PAMS**
18 rue Emile Zola
du samedi 30 août au dimanche 14 septembre
de 10h à 20h
ENTRÉE LIBRE



Fahima (17 ans) révise dans le salon familial.
Elle suit un cursus accessible en ligne sur son smartphone.
Kaboul, Afghanistan, 24 janvier 2025.
© Sandra Calligaro / item
Lauréate 2024 du Prix Françoise Demulder

17-year-old Fahima revises in the family living room.
She is taking an online course that she can access via her smartphone.
Kabul, January 24, 2025.
© Sandra Calligaro / item
Winner of the 2024 Françoise Demulder Grant

PHOTO #1
Sonia Niazaï, a presenter at the private television station Tolo News, adjusts her veil between two news programs. Women are now obliged to cover their faces when they go out, and when they appear on screen. The government has ordered men to enforce this rule within their households or face sanctions.
Kabul, May 26, 2022.
© Sandra Calligaro / item
Winner of the 2024 Françoise Demulder Grant



© Lucas Pléot

www.sandracalligaro.com
@sandracalligaro

SANDRA CALLIGARO

/ ITEM

WINNER OF THE 2024
FRANÇOISE DEMULDER GRANT

 **HÔTEL PAMS**

18 rue Emile Zola
Saturday, August 30 to Sunday, September 14
Every day, 10am to 8pm
FREE ADMISSION

AFGHANISTAN: In the shadow of the white flags

On August 15, 2021, following the withdrawal of the United States, the Taliban returned to power in Afghanistan, twenty years after they had been driven out. As soon as they returned, a veil of darkness fell over the country. The media were silenced, girls were excluded from secondary education and music was banned. Women were once again ordered to cover themselves from head to toe: in cities, the veils of long black abayas float alongside electric blue burqas. Excluded from most workplaces and social venues, women have been erased from the public domain and confined to their homes. This exclusion is all the more painful for women in the cities who were encouraged by the West to become emancipated and see the world differently.

As a theocracy was gradually established, I tried to document women's tragic daily lives: their confinement, but also their resilience. I wanted to paint the portrait of a subjugated society which is trying to adapt and resist against increasingly repressive laws.

Despite the restrictions, women find ways to continue to live. Though their presence in public spaces is limited, they are still authorized to work in certain sectors, such as healthcare, art, and crafts: grey areas that they take advantage of to continue to exist. They secretly get ready in beauty salons, behind closed curtains, and they attend classes in living rooms and basements. Some even manage to be around young men during drawing workshops. These may seem like insignificant acts to us, but in the Afghan context they take genuine courage. The women who do these things not only defy Taliban law: they also stand up to a profoundly patriarchal and conservative society, where oppression is not limited to religion.

The Afghanistan that I show here is a mixture of hope and melancholy. My photographic approach was to look at individual lives, with a particular focus on interiors, the last places where women can be free. As a woman, I can go through the symbolic and physical curtain that separates the sexes (the *parda*), and enter the closed spaces where women's lives continue. In contrast, in the photographs taken outside, in places that are reserved for men, we can search, but we will struggle to find a woman: they have become a detail in a photograph.

Between the lines, I also evoke those who, during the twenty-year international intervention, grew up far away from cities, in rural areas that aid did not reach. Most of the young Taliban combatants are from places like this, untouched by progress. As there was no school, they went to the madrasa (Islamic school) and as soon as they reached adolescence, they were recruited for jihad. To what extent did they choose their destiny?

Crushed by over forty years of deadly conflict, two worlds, and two Afghanistans collide: for some, their dreams have been shattered and their hopes have been dashed; for others, they are back at the front of the stage. It is this complexity, which is inherent to war and which fractures societies, that my work tries to embrace.

Sandra Calligaro

With support for documentary photography from
the *Centre national des arts plastiques*,
and support from *Brouillon d'un rêve* by LaScam
and from *La Culture avec la Copie Privée*